

Laval théologique et philosophique



Émile GOICHOT, *Alfred Loisy et ses amis*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Histoire »), 2002, 196 p.

Nestor Turcotte

Volume 62, numéro 1, février 2006

Claude Geffré : profession théologien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/013581ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/013581ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Turcotte, N. (2006). Compte rendu de [Émile GOICHOT, *Alfred Loisy et ses amis*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Histoire »), 2002, 196 p.] *Laval théologique et philosophique*, 62(1), 175–177. <https://doi.org/10.7202/013581ar>

tant que tradition, c'est-à-dire comme étant établie par des hommes. Autrement dit, les normes se dépouilleront de toute dimension naturelle et divine. Une rupture émergera entre l'ordre naturel et l'ordre social qui, lui seul, dépend des hommes.

Quittant le domaine de l'histoire, Legros se lance alors dans une distinction, peu nette il faut le dire, entre individu singulier et individu particulier en s'appuyant sur une analyse phénoménologique de la perception. Il remarque d'emblée que l'on perçoit des objets individuels auxquels on donne un sens général, par exemple : ce crayon-ci est perçu comme un crayon. Or, toute classification équivaut à une désingularisation, comme c'est le cas d'un individu conçu en référence à sa classe sociale. Comment accède-t-on à la singularité des choses et des êtres ? Il veut dégager comment on en vient à comprendre l'autre comme semblable, ce qui est le fondement même de la démocratie. Le premier pas « philosophique » vers cette sensibilité éthique à la dignité de l'être humain est sans aucun doute l'expérience de soi : expérience cartésienne d'un sujet autonome qui pense, qui juge et qui agit par soi-même. L'exposé de Legros n'explique malheureusement pas assez clairement comment se fait le saut de soi à autrui. Il parle de « l'expérience originaire et tacite de la similitude d'autrui » (p. 182) comme étant le fondement de la destitution des sociétés hiérarchiques et de la démocratisation qui s'ensuit. Pour lui, se concevoir soi-même comme homme permet sans doute de considérer autrui dans son humanité. Si, pour Kant, l'expérience esthétique est une expérience universelle de la singularité, pour Legros, c'est l'expérience d'autrui qui permet de percevoir une signification universelle (l'humanité de l'homme) sans concept préalablement connu. Quand l'humanité présente en chacun n'est plus éclipsée par des appartenances de sang, de classe et de fonction, l'unique appartenance qui prévaut est l'appartenance à l'humanité. Pour terminer son essai, qui, par sa longueur, détourne un peu l'interrogation principale de son axe esthétique, l'auteur met en garde contre le danger de la démocratie : la tyrannie du « on », en référence à Heidegger. Rien n'est plus grave à ses yeux que l'illusion de penser par soi-même alors qu'on pense simplement en suivant la majorité.

En guise de conclusion, une discussion sur la vie et le destin de l'individu dans l'art est présentée. Tavoillot suggère trois questions aux auteurs, la première porte sur l'individu dans la littérature, la seconde sur le décalage chronologique de la naissance de l'individu dans chacun des arts et la troisième sur l'art dans l'individualisme contemporain. Il ressort de cette discussion qu'il n'y a pas une naissance, mais *des* naissances de l'individu dans l'art. Si la peinture le découvre dès le XV^e siècle et la musique aux XVI^e et XVII^e, il faut attendre encore un siècle de plus pour que cette découverte soit effective dans les lettres. Ce décalage est à l'image de la lente transformation de la conception du monde. À la dernière question : y a-t-il oui ou non mort de l'art ?, ils ne parviendront pas à s'entendre. Enfin, tous trois retiendront le pluralisme comme principale caractéristique de l'esthétique de notre époque. Todorov proposera de l'entendre comme un horizon commun des individus, le défi étant d'articuler un « je » (artiste) et un nous. Selon le dernier mot de Tavoillot, un tel horizon commun « nous interdit de désespérer de l'art » (p. 236).

Joëlle BOIVIN
Université Laval, Québec

Émile GOICHOT, **Alfred Loisy et ses amis**. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Histoire »), 2002, 196 p.

Ce livre n'est pas une apologie du prêtre Alfred Loisy ni ne prétend proposer une explication de l'évolution de la pensée de Loisy lui-même. L'A. s'en tient à un principe de méthode qui ne prend en compte que les actes et surtout, dans le cas qui préoccupe l'A., les textes conservés de Loisy.

Le livre, divisé en huit chapitres, nous plonge au cœur de la vie de l'auteur du livre rouge *L'Évangile et l'Église*, publié en 1902. Loisy a toujours affirmé qu'avant tout contact direct avec la critique protestante et rationaliste, sa conviction était que « la conception traditionnelle de la vérité biblique n'était pas défendable dans sa forme actuelle ». Il s'est alors assigné une mission : fonder la science de la Bible dans l'Église catholique. Qualifié de « rationaliste en soutane », Loisy a ainsi défini au départ l'orientation de son enseignement et de ses recherches : appliquer « la méthode historique ordinaire » à l'étude des textes bibliques.

L'A., au chapitre deux, parle longuement des tribulations de Loisy avec les autorités ecclésiastiques de son époque. Les premières publications du prêtre controversé portent sur deux points sensibles de la doctrine catholique : Moïse est-il, comme l'affirme la tradition, l'auteur du Pentateuque ? La Révélation touche-t-elle uniquement la question de la foi et celle des mœurs ? Tout le reste, selon Loisy, ce qui est affaire de sciences naturelles et d'histoire simplement humaine, n'est pas matière d'inspiration divine et peut être erroné. Comment alors concilier le relativisme qu'imposent la démarche historique et l'absolu de la foi chrétienne ? Soutenu par de nombreux amis, dont l'évêque Mignot, qui restera isolé dans l'épiscopat français, l'abbé Bremond et le baron von Hügel, l'abbé Loisy et ses thèses, qu'on pourrait qualifier de « progressistes » pour l'époque, furent condamnés en 1907, par l'encyclique « Pascendi ».

Toute sa vie durant, Alfred Loisy dut subir les foudres des autorités romaines. Durant les « années noires », le Saint-Office condamna la plupart de ses œuvres, dont les « deux petits livres rouges », qui furent mis au catalogue de l'Index. L'A., s'attarde à bien nous faire comprendre les démêlées de l'abbé Loisy avec la papauté de l'époque, particulièrement le pape Pie X. Le 19 janvier 1908, une sommation lui interdit de publier à l'avenir aucun écrit ou article semblable à ceux qui ont déjà été l'objet de réprobation du Saint-Siège. Faute de soumission dans un délai de dix jours, il serait frappé d'excommunication nominative. La sentence tomba le 7 mars de la même année.

Le chapitre six et les derniers chapitres de cet ouvrage magnifiquement bien fait, sont consacrés à « la religion de l'avenir », selon Loisy. Élu comme excommunié au Collège de France, il provoqua toute une réaction dans la presse catholique. Certains l'accusèrent d'avoir perdu la foi dans le Transcendant. Dieu semblant devenir pour lui comme la somme des consciences individuelles. Ce à quoi Loisy répondait : « Bien sûr, je crois dans le Transcendant, [...] comme quelque chose qui est Autre en soi de l'humanité. Mais je m'abstiens de définir la nature de cet Autre, et j'ai entrepris de construire ma religion morale sans une doctrine explicite de cette Transcendance qui nous échappe, bien que nous ne lui échappions pas ». Loisy était convaincu que le christianisme, dans sa formule actuelle, était condamné à disparaître. La nouvelle religion de l'avenir serait faite d'un rapprochement entre les peuples, du rêve d'une humanité réconciliée.

En ce sens, dès 1914, note l'A., Loisy tente de trouver la formule de cette nouvelle religion. Il parle de découvrir le « Dieu qui se fait », et qui se fait dans et par l'histoire humaine. Cette religion de l'humanité, que développera Loisy dans les années suivantes et que l'on considérera souvent comme une simple resucée de la philosophie d'Auguste Comte, portera bien de ses opposants à confirmer les soupçons d'immanentisme qui se trouvent dans sa doctrine finale.

Le chapitre sept de l'ouvrage parle des amis de Loisy. Pages fort intéressantes qui permettent au lecteur de replacer toute sa vie dans la perspective d'amitiés qui ne se sont jamais démenties.

Enfin, l'A. nous parle, en des pages émouvantes, de l'âge de la retraite de Loisy, de son remplaçant au Collège de France. Il quitte définitivement Paris pour s'établir dans une petite maison qu'il avait achetée en 1907. Seul, il reçoit parfois de jeunes étudiants qui viennent le consulter et s'enrichir de ses recherches et de ses convictions. Le bilan des croyances abandonnées en cours de

route serait facile à dresser. Loisy en viendra à balancer non seulement la notion d'orthodoxie même, mais le contenu de celle-ci. Il ne pouvait, dès le début de sa recherche, se dire *chrétien*, si l'on entend par là celui qui croit en la divinité du Christ telle que l'a définie l'enseignement dogmatique traditionnel. Mais il se voulait *catholique*.

Trois griefs majeurs à sa nouvelle religion : elle serait athée, ou (indifféremment) panthéiste, elle confondrait religion et morale, et elle se réduirait à un moralisme humanitaire.

Cinquante ans après sa mort, l'Église, au moment du concile Vatican II, devait se rallier à la plupart des intuitions exégétiques de Loisy. On a pu dire que Loisy avait servi de paratonnerre à des hommes, comme le Père Lagrange, qui professaient, en privé, plusieurs des idées de Loisy, mais purent rester dans l'institution.

Alfred Loisy et ses amis est un livre bien documenté, facile à lire. L'A., en utilisant écrits, articles, essais, cours, correspondances, présente la figure tourmentée de ce prêtre, riche en amitiés et qui a eu un rayonnement considérable, même au-delà de la mort. L'A., fidèle à son engagement, ne porte pas de jugement moral sur son œuvre, mais nous présente objectivement les grandes visées exégétiques défendues par l'abbé Loisy. À lire.

Nestor TURCOTTE
Matane, Québec

Jean HONORÉ, **Fais paraître ton jour. Newman, poète et prophète de l'au-delà.** Paris, Les Éditions du Cerf, 2000, 256 p.

Jean Honoré est né à Saint-Brice-en-Coglès (Ille-et-Vilaine) le 13 août 1920. Ordonné prêtre le 29 juin 1943 pour le diocèse de Rennes, il est docteur de théologie. Nommé archevêque de Tours le 13 août 1981, il est maintenant retiré à La Membrolle-sur-Choisille. Après avoir été professeur de philosophie dogmatique et de catéchèse au Grand Séminaire de Rennes de 1948 à 1958 et secrétaire général de la commission nationale de l'enseignement religieux et directeur du Centre national de l'enseignement religieux, de 1958 à 1964, l'illustre théologien est devenu Recteur de l'Université Catholique de l'Ouest, à Angers, de 1964 à 1972. Spécialiste de Newman, sa thèse de doctorat en théologie porte sur la spiritualité du cardinal Newman. Il est l'auteur de six ouvrages sur le célèbre prédicateur de la paroisse de St. Mary's d'Oxford.

Le projet de cet *Essai* gravite autour du questionnement émergeant de lui-même au sein de l'eschatologie newmanienne. Il interroge sur la validité, pour l'expérience chrétienne, des notions et des catégories bibliques qui touchent « la réalité des fins dernières ».

L'A. n'hésite pas, dès le départ, à signaler le peu de place consacrée par les exégètes et les travaux faits autour des sermons de Newman, sur l'importance donnée à l'*eschatologie* dans l'œuvre de Newman, c'est-à-dire à la révélation biblique des réalités à venir contenues dans les promesses faites par le Dieu de l'Alliance de conduire la création à son accomplissement.

L'œuvre entière de Newman, est pénétrée à la fois par l'évidence et la fugacité des choses — l'insoutenable légèreté de l'être — et par la présomption qu'il n'est rien de consistant et de définitif que dans l'éternité de Dieu. L'ombre présente n'est que l'image d'un univers infiniment plus réel. Dès sa jeunesse (18 ans), Newman concentra toutes ses pensées sur deux êtres — et sur ces deux êtres seulement — dont l'évidence était absolue et lumineuse : *lui-même et son Créateur*.